

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) **Item**[17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Mandat local](#), [Parcs et Jardins](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### **Relations entre les lettres**

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

*est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### **Présentation**

Date1837-08-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitVous ne voulez pas que j'aïlle vous voir tout de suite. Je ne ferai que ce que vous voudrez.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°42/65-67

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 80-81, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/282-289

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°17 Lundi 7 août. Une heure.

Vous ne voulez pas que j'aïlle vous voir tout de suite. Je ne ferai que ce que vous voudrez. Mais le mécompte est grand. Je voulais partir après demain Mercredi soir, pour être à Paris, jeudi matin. J'ai un dîner obligé à Lisieux le Mercredi 16 août. Si je ne vais pas vous voir cette semaine comme je ne veux pas ne rester à Paris que 24 heures, je ne pourrai y aller que vers la fin de la semaine prochaine. Je partirais le jeudi 17 et je vous verrais le 18. Serez-vous reposée? Je trouverais, je vous assure, des conversations qui vous reposeraient mieux que votre solitude. Onze jours encore avant de savoir, de voir par moi-même comment vous êtes que c'est long ! Je sais que je suis ingrat, que c'est déjà un bien immense de vous avoir à 45 lieues, dans ma France, sans abyme ni tempête entre nous. Mais que voulez-vous?

En fait de bonheur, je n'impose point de limite à mes vœux. J'aime mieux souffrir de la privation qu'abaisser mon ambition. Réglons au moins tout de suite mon voyage. Que je puisse penser au jour précis à l'heure. Je n'ai jamais trouvé que l'attente usât la joie ; bien au contraire; le bonheur prévu mesuré, sondé d'avance à toujours surpassé mon espoir. J'entends le vrai bonheur. On parle d'imagination, d'idéal. Sans doute le train ordinaire de la vie est fort au dessous des rêves de l'âme ; mais le vrai bonheur, quand il apparaît, laisse loin, bien loin en arrière toute imagination humaine et il n'y a point de si bel idéal qui approche de la belle réalité. Que si je tarde à vous voir, au moins je vous trouve effectivement reposée. Ce que vous me dites pour me rassurer ne me suffit point.

Je n'ai jamais beaucoup compté sur votre séjour en Angleterre pour votre rétablissement. Je savais bien que tant de monde et de bruit vous fatiguerait. Mais ces déplorables agitations ont encore tout empiré, & vous revenez moins bien que vous n'étiez partie. Que je suis pressé d'y aller voir ! Vous ne savez pas à quel point mon imagination est malade sur la santé de ce que j'aime. C'est là le point, le seul peut-être, sur lequel m'a raison soit absolument sans pouvoir. Mon seul remède, c'est que je le sais.

4 heures J'ai fait hier jour de grande fête, et quête religieuse dans mon village un dîner bien différent de votre dîner chez le Duc de Devonshire. J'ai dîné chez mon curé avec un jeune prêtre des environs, le maire, l'adjoint un petit bourgeois, sa femme, sa fille et deux paysans. Ce dîner là était une grande affaire délibérée pendant huit jours et pour laquelle on était venu processionnellement nous inviter. Mad. de Meulan et moi, après s'être assuré de notre consentement. Nous sommes arrivés à travers. champs dans la cour, je devrais dire dans la basse-cour d'un cottage vieux, délabré où loge le curé en attendant la Construction d'un presbytère. Personne pour nous recevoir; on était encore à Vêpres. Mais en revanche, je ne sais

combien de chiens, de cochons, de poules, d'oies, de camards, aboyant, grognant, criant, courant, barbotant dans deux ou trois pièces d'eau pleines de de boue ; là et là des charrettes brisées, des fagots déliés, des briques et des pierres entassées pèle-mêle, tout le bagage d'une forme mal tenue par de pauvres laboureurs. Et tout à l'entour le pays le plus riant qui se puisse voir ; de vastes près bien frais couverts, de ces bœufs énormes, tranquilles, qui semblent le type de la force au repos ; de beaux arbres, des chênes, des hêtres, des pommiers, des pins, des mélèzes mariant leurs formes et leurs teintes si variées ; l'eau de ces marres stagnantes et sales courant à vingt pas de là, claire, pure rapide. Toutes les grâces de la nature, à côté de toutes les grossièretés de l'homme.

On est enfin revenu de Vêpres ; nous avons dîné. Tout ce monde tendu, mal à l'aise, obséquieux, tour à tour silencieux ou bavard, excepté deux, le Curé, bon prêtre sans embarras dans sa gaucherie, et le Maire ancien soldat, huit ans grenadier à cheval et sous officier dans la garde impériale, maintien grave, œil fixe et doux se taisant sans sauvagerie parlant sans vanité. Au bout d'une heure, à la fin du dîner, après quelques verres de vin de champagne car on en boit là, je suis parvenu à les mettre à l'aise et même un peu en train. Tout naturellement le dez de la conversation est tombé aux mains du vieux soldat ; et depuis la campagne de Russie jusqu'à la bataille de Waterloo, il s'est raconté lui-même sans esprit mais non sans intérêt, tour à tour bonhomme et fanatique, intelligent et crédule, enthousiaste et désabusé, ému et apathique, méprisant la paix, mais jouissant beaucoup du repos, ami de l'ordre respectueux, et disant de moi, pour témoigner l'estime qu'il me porte que les mauvais sujets de toute la France me craignent, comme il est craint, lui de ceux de St Ouen. A huit heures et demie, on nous a reconduits jusqu'au Val-Richer. Je donnerai des matériaux pour la construction du presbytère, et je suis très populaire dans St Ouen, dont je vous raconte les histoires. Je voudrais trouver ce qui peut vous divertir et vous reposer.

10 heures du soir.

Je ferme ma lettre pour la donner à un homme à moi qui va demain de grand matin, à Lisieux. Vous l'aurez ainsi un jour plutôt. Les lettres de Paris m'arrivent ici, le lendemain, de 9h. à midi. Celles qui partent du Val-Richer ne sont à Paris que le surlendemain. J'espère que vous m'aurez écrit d'Abbeville ou de Beauvais. Vous devez être à Paris demain. Adieu Adieu, sans aucun doute cet adieu là va moins loin et pèse moins sur le cœur. Il y a quelque chose de mieux pourtant, d'infiniment mieux.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 18/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/904>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur80-81

Date précise de la lettreLundi 7 août 1837

Heureune heure

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

N<sup>o</sup> 17

Lundi 7 Mars — une heure. 80

N<sup>o</sup> 5

Vous ne voulez pas que j'aille  
 vous voir tout de suite. Je ne ferois que ce que vous  
 voudriez. Mais le malcompie est grand. Je voudrois  
 partir après demain mercredi soir, pour être à Paris  
 le dimanche matin. J'ai un dîner obligé à Lodiens le mercredi  
 16 Mars. Si je ne vais pas vous voir cette semaine,  
 comme je ne veux pas me rester à Paris que 24 heures,  
 je ne pourrai y aller que vers la fin de la semaine  
 prochaine. Je partirois le Jeudi 17 et je vous verrai  
 le 18. Sera ce bien? Avez-vous reposé? Je trouverois  
 je vous assure, de conversation qui vous reposeroit  
 mieux que votre solitude. Onze jours encore avant  
 de savoir de vous pas moi-même comment vous êtes,  
 que c'est long! Je sais que je suis ingrat, que c'est  
 déjà un bien immense de vous avoir à 45 lieues,  
 dans ma France, dans abyme ni compte entre nous.  
 Mais que voulez-vous? en fait de bonheur, je  
 n'impose point de limite à mes vœux. J'aime mieux  
 souffrir de la privation qu'abaïtter mon ambition.  
 Réglez au moins tout de suite mon voyage. Que  
 je puisse partir au jour prévu, à l'heure. Je  
 n'ai jamais trouvé que l'attente usât la joie; bien  
 au contraire: le bonheur prévu, mesuré, calculé

Devance & toujours surpasse mon espoir. J'entends le  
vrai bonheur. On parle d'imagination, d'idéal. Sans  
doute, le train ordinaire de la vie en fait un  
devenir de rêve de l'homme; mais le vrai bonheur,  
quand il apparaît, laisse loin, bien loin en arrière  
toute imagination humaine, et il n'y a point de  
si bel idéal qui approche de la belle réalité. Que  
si je tarde à venir, vous au moins je vous trouve  
effectivement reposée. Ce que vous me dites pour me  
rassurer ne me suffit point. Je n'ai jamais  
beaucoup compté sur votre séjour en Angleterre pour  
votre rétablissement. Je savais bien que tout le  
monde et le bruit vous fatigueraient. Mais ces  
déplorables agitations ont encore tout empiré, &  
vous avouez même bien que vous n'avez parlé. Que  
je suis pressé d'y aller voir! Vous ne savez pas  
à quel point mon imagination est malade. Que la  
cause de ce que j'ai me. C'est là le point, le seul  
point-être que lequel ma raison soit absolument  
sans pouvoir. Mon seul remède, c'est que je le suis.

Il heures.

J'ai fait hier, jour de grande fête et quite religieuse  
dans mon village, un dîner bien différent de votre dîner  
chez le Duc de Devonshire. J'ai dîné chez mon curé,  
avec un jeune prêtre des environs, le maire, l'adjoint,  
un petit bourgeois, la femme, la fille et deux paysans, à l'aise,

le dîner-là étoit  
jeux et pour laq  
nous inviter, mais  
de notre consentement  
champs dans la  
d'un cottage avec  
la construction de  
recevoir, on étoit  
ne s'en combien  
de canards, aboy  
barbottant dans  
joints, d'écume,  
des fagots de foin,  
pêle-mêle, tous  
de pauvre labou  
plus vaux qui  
frais, couverts de  
semblent le type  
arbres, des chênes  
pins, des mélèzes  
si variés; l'air  
coccant, à vingt  
toutes les grâces  
grossières de  
Après, nous ave  
à l'aise, obéqui

contenus le  
Vidal. On  
fere au  
bambou,  
ou arrive  
parait de  
calité. Les  
vues troues  
de, pour me  
tuerai  
regretans pour  
tant de  
moi ce  
empire, et  
partie. Les  
davez par  
tade. Les la  
ant, le tout  
absolument  
me je le dir.  
retourner  
ce entre diner  
mon cour,  
l'adjoint,  
deux payans.

Le diner-là était une grande affaire, célébrée pendant huit jours et pour laquelle on était venu processionnellement nous inviter, Mard. de Mouchon et moi, après s'être assuré de notre consentement. Nous sommes arrivés à travers champs. Dans la cour, je devrais dire dans la basse-cour d'un cottage vieux, délabré, où log. le curé on attendait la construction d'un presbytère. Personne pour nous recevoir, on était encore à Népre. Mais en revanche, j'ai vu lài combien de chiens, de cochons, de poules, d'oies, de canards, aboyant, grognant, criant, couvant, barbotant dans deux ou trois pièces d'eau pleine de joncs, d'écume de boue, et à là de charrette, braise, de fagots, d'herbe, de briques et de pierres entassées pêle-mêle, tous le bagage d'une femme mal tenue par de pauvres laboureurs. Et tout à l'entour le pays le plus vaunt qui se puisse voir, de vastes prés bien frais, couverts de ces bœufs énormes, tranquilles, qui semblent le type de la force au repos, de beaux arbres, des chênes, des hêtres, des pommiers, des pins, des mélèzes, marquant leurs formes et leurs teintes si variées; l'eau de ces masses stagnantes et sales coulant à vingt pas de là, claire, pure, rapide; toutes les grâces de la nature à côté de toutes les grossièretés de l'homme. On est enfin revenu de Népre, nous avons dîné. Tous ce monde tendu, mal à l'aise, obéquinux, tous à tous silencieux ou bavard.

accepté deux, le curé, bon prêtre, sans embarras dans la  
gaucherie, et le maire, ancien soldat, huit ans penchés  
à cheval et son officier dans la garde impériale, maintien  
grave, œil fixe et dur. Se taisant sans s'avagrer  
parlant sans vanité. Un bout d'une heure, à la fin  
du dîner, après quelques verres de vin de Champagne,  
car on en boit là, je suis parvenu à les mettre à  
l'aise, et même un peu en train. Sans naturellement,  
le sujet de la conversation est tombé aux mains du  
vieux soldat, et depuis la campagne de Russie  
jusqu'à la bataille de Waterloo, il s'est raconté  
lui-même, sans esprit mais non sans intérêt, tout  
à leur bonhomme et fanatique, intelligent et crédule,  
enthousiaste et débauché, ému et apathique, méprisant  
la peur, mais jouissant beaucoup du repos, ami de  
l'ordre, respectueux, et distant de moi, pour témoigner  
l'estime qu'il me porte, que les mauvais sujets de  
toute la France me méprisent, comme il est craint,  
lui, de ceux de St. Omer. À huit heures et demie,  
on nous a secondés jusqu'au Val Richer. Je  
demandai des matériaux pour la construction du  
presbytère, et je suis très populaire dans St. Omer  
dont je vous raconte les histoires, et voudrais  
trouver ce qui peut vous divertir et vous reposer.

10 h. du soir.

J'écris ma lettre pour la donner à un

vous voir tout  
vendre. Mais  
partir après  
deux matin.  
thé. Si je  
comme je ne  
je ne pourrai  
prochaines. Je  
le 18. Sera-ce  
je vous assure  
même que vous  
de savoir de  
qui est long  
déjà un bien  
dans ma France  
Mais que vous  
s'impose point  
souffrir de la  
Régions au me  
je puisse pour  
dès jamais tra  
au contraire :

homme à moi qui va demain de grand matin à  
Lisieux. Vous l'aurez ainsi en jeu plutôt. Les  
lettres de Paris n'arrivent ici le lendemain, de 9h.  
à midi. Celles qui partent du Val Richer ne sont  
à Paris que le surlendemain. J'espère que vous  
m'aurez écrit d'Abbeville ou de Beauvais. Vous devez  
être à Paris demain. Adieu, adieu. Sans aucun  
doute, cet adieu là va moins loin et pèse moins  
sur le cœur. Il y a quelque chose de mieux  
pourtant, infiniment mieux.